2.
Cote FRC 1129

AU DIABLE LA CABALE! S'IL Y EN A UNE,

Dialogue entre deux honnêtes gens.

M. COURTOIS.

EH bon jour, M. Laforêt. Je ſuis bien enchanté de vous rencontrer ici. Parbleu, en prenant le café, vous me direz des nouvelles, vous. Qu'eſt-ce donc encore que tout ce bruit-là?

M. LAFORÊT.

Oh rien: c'eſt une tentative. Eſt-ce que vous n'êtes pas au courant?

COURTOIS.

Ma foi non. J'ai mon commerce moi; il demande d'autant plus de ſoin qu'il va plus mal. On ne peut plus rien négliger; & puis, comme on eſt forcé d'économiſer, on reſte chez ſoi. Mais vous qui n'avez rien à faire que de jouir, vous devez être inſtruit.

Voyons, qu'entendez-vous par une tentative?

LAFORÊT.

On veut voir ſi le peuple eſt encore iraſcible:

MLW 2207

ſi on peut le mettre en fermentation, & compter ſur lui pour l'exécution de certains projets.

COURTOIS.

On veut voir, on veut tenter : qui ?

LAFORÊT.

Eh ! parbleu, la cabale.

COURTOIS.

Oh vous voilà tous ! quand vous avez dit la cabale, vous avez tout expliqué. La cabale, la cabale : on n'entend que cela. Elle eſt donc bien puiſſante, la cabale ?

LAFORÊT.

Oui, malheureuſement.

COURTOIS.

Me voilà bien avancé ! Dites-moi donc où elle eſt, qui elle eſt, cette cabale.

LAFORÊT.

Un moment. Avant de chercher où eſt la cabale, qui elle eſt, examinons d'abord s'il y en a une. Croyez-vous, M. Courtois, qu'il y en ait une ?

COURTOIS.

Non, de par tous les diables ! je n'en crois rien. Je crois qu'il y a beaucoup de têtes chaudes, de têtes exaltées, mauvaiſes ; mais je ne crois point à une cabale.

LAFORÊT.

C'eſt que vous n'avez pas bien réfléchi, mon

cher. Faites un moment attention à ce qui ſe paſſe autour de vous, & jugez enſuite.

Ces têtes chaudes, ces têtes exaltées, ces mauvaiſes têtes enfin, pourront enfanter des ſyſtêmes délirans; mais que s'enſuivra-t-il? rien, ſi vous les placez dans une certaine claſſe : ſi vous les ſuppoſez dans une autre, vous verrez de l'agitation, du déſordre, des mouvemens & du tumulte.

Mais ces mouvemens ne ſeront que des agitations incertaines, ſans ordre comme ſans but, ſans meſure comme ſans tenue. L'un pillera d'un côté, l'autre incendiera de l'autre, perſonne ne s'entendra.

Vous concevez cela, M. Courtois?

COURTOIS.

Oh! ſans doute; une multitude non conduite ne peut point avoir de plan fixe; elle flotte au gré de ſes caprices.

LAFORÊT.

Fort bien, mon ami. Si donc vous voyez cette multitude ſuivre un plan fixe; concerter, du moins en apparence, ſes mouvemens; ſe diriger vers un même but, & procéder avec ordre dans le tumulte, vous conclurez qu'elle eſt dirigée?

COURTOIS.

Sans contredit : il n'y a plus alors moyen d'en douter.

LAFORÊT.

N'eſt-ce donc pas ce que vous avez vu depuis quelque temps?

COURTOIS.

Effectivement, vous me faites ouvrir les yeux. J'ai été étonné de l'accord qui régnoit dans des occasions où je ne présumois pas qu'il pût y en avoir; & des regles uniformes auxquelles le peuple sembloit se soumettre jusques dans sa fureur.

LAFORÊT.

Vous commencez donc à croire qu'il y a une main cachée qui préside à tous ces évènemens?

COURTOIS.

Oui, vous me le faites soupçonner du moins.

LAFORÊT.

Si maintenant vous voyiez des insurrections sans qu'il y eût de fermentation dans le peuple: si vous voyiez du trouble au milieu de la plus parfaite tranquillité: que diriez-vous?

COURTOIS.

Je ne vous entends pas.

LAFORÊT.

Je m'explique. Vous avez beaucoup entendu parler des faubourgs Saint-Antoine & Saint-Marceau?

COURTOIS.

Oh! oui; mais je réponds qu'à présent ils ne sont plus pour rien dans tous ces bruits-là. Mon état me met en relation avec un grand nombre des ouvriers de ces deux faubourgs;

je puis vous assurer qu'ils sont bien revenus de leurs erreurs ; ils ne demandent et ne desirent que la paix ; ils voudroient bien la voir fermement rétablie pour leur propre intérêt, & ils offrent leur secours contre ceux qui veulent la troubler.

LA FORET.

Voilà précisément ce que je vous disois. Le peuple est tranquille, & cependant la paix est troublée : ce n'est pas par le peuple qu'elle l'est ; par qui donc ?

COURTOIS.

Mais c'est ce que je cherche.

LA FORET.

Et moi aussi. Voyons. Dans les tribunes de l'assemblée nationale, qui sont toujours pleines, ont voit toujours les mêmes individus : & ce ne sont pas de ces gens à qui l'aisance permette ou fasse un besoin de charmer ainsi l'ennui de l'oisiveté.

Les êtres qui obstruent journellement la terrasse, & qu'on y voit depuis midi jusqu'à la clôture des portes, n'annoncent pas l'opulence.

Ceux qui composent les groupes du Palais-royal, les orateurs sur-tout de ces assemblées incendiaires, portent tous les livrées de la misere.

On ne peut donc pas douter que ces gens-là ne fassent un métier. Comment un homme dont tous les dehors attestent qu'il manque de pain, qu'il a besoin de tout son temps pour s'en procurer, pourroit-il employer les journées à

pérorer ou à lire, ou à entendre des sotises qui ne les nourrissent pas.

COURTOIS.

C'est-à-dire que vous croyez que tout ces gens-là sont payés.

LA FORÊT.

Oh non ! J'en suis sûr. Eh ! Dites-moi, je vous prie, quand vous voyez le matin un gredin sans bas, sans souliers, presque sans chemise, monté sur une chaise, ou guindé sur une borne, hurlant un écrit qu'à peine il peut déchiffrer, & que le soir vous le retrouvez dans la même occupation, à la lueur d'une chandelle dont tout son accoutrement ne rendroit pas le prix : croyez-vous, de bonne foi, qu'il fait cela pour rien, ou pour son plaisir ?

COURTOIS.

Non, cela n'est pas possible.

LA FORÊT.

Quand, à une représentation de Brutus, vous voyez un homme qui, montant sur une banquette, vous découvre la plus triste nudité, prenant ensuite la parole, vous indiquer le défaut le plus absolu d'éducation, par des *pat a quoi*, qui excitent un rire universel : pouvez-vous croire que cet homme a tiré de lui-même les 48 sols dont il a payé sa place ?

COURTOIS.

Cela n'est pas croyable.

LA FORET.

Quand enſuite un autre particulier explique la motion que perſonne ne pouvoit connoître, l'orateur interrompu par les huées n'ayant pu ſe faire entendre, ne voyez-vous pas que cet orateur burleſque avoit reçu ſa leçon, & que l'interprete étoit au fait.

COURTOIS.

Diable, vous me donnez bien à penſer.

LA FORET.

Quand à une autre repréſentation de la même piece, M. de Mirabeau eſt aperçu du parterre *dans les combles de la ſalle*, où l'homme le plus clairvoyant ne diſtingueroit pas ſon pere, s'il ne ſavoit pas préciſément la place qu'il doit occuper: lorsqu'il ſe trouve là ſur-le-champ une députation toute formée pour l'aller chercher, n'eſt-il pas clair que la farce eſt arrangée ?

COURTOIS.

Pour cela, j'en avois fait la réflexion comme vous ; mais j'ai regardé ce fait comme l'exécution d'un petit projet de gloriole ; & voilà tout.

LA FORET.

Oui, voilà tout : oh ! quand on raſſemble tout, on découvre bien que ces petites meuées tiennent à des deſſeins plus étendus.

COURTOIS.

Je commence en effet à pénétrer....

LAFORET.

Et puis, dites-moi, eſt-ce votre voiſin qui crie qu'il ne faut pas de roi, qui va juſqu'à dire qu'il faut nous en débarraſſer, *l'aſſaſſiner*? car enfin on va juſque-là. Eſt-ce le peuple qui tient ces propos furieux?

COURTOIS.

Non, certes. Tout le monde aime le roi, tout le monde le chérit, & je n'ai jamais entendu de pareils blaſphêmes.

LAFORET.

Je les ai entendus moi. Allez au Palais-royal, au Caveau, au café de Foy, entrez au café Procope, dans ces trois repaires qui ſervent de tanieres aux tigres altérés de ſang qui déshonorent, en ſe le donnant, le beau titre de patriote, vous entendrez les propos que je vous cite; mais auſſi vous les entendrez toujours ſortir des mêmes bouches. Allez-y; ſurmontez la honte qu'a maintenant tout honnête homme d'entrer dans ces écoles publiques de crimes et d'aſſaſſinats: vous y verrez que les prédicateurs de cette doctrine régicide ſont toujours les mêmes; vous y diſtinguerez un Rotondo, être qui ne vit que depuis qu'il intrigue; un Dant.... autrefois ſans pain, ſaiſi par une nuée de créanciers, devenu riche et même faſtueux en même-tems que préſident fougueux d'un certain diſtrict.

Lorſque vous voyez enſuite leurs maximes ſanguinaires ſe reproduire dans les ouvrages de l'impoſteur Briſſot, de l'inſenſé Camille, du plat Prudhomme, du pédant Noël, du furieux Carra, de l'antropophage Marat, ſur

qui la société entiere appelle inutilement l'anathême : en doutez-vous qu'il y ait une cabale ? une cabale qui, en entretenant la licence & l'anarchie, rend inutiles, quelquefois même dangereuſes, les opérations les plus ſalutaires ? une cabale qui, en attaquant le trône, en menaçant les jours du meilleur des Rois, ſe propoſe de nous donner des fers ?

COURTOIS.

Quoi ! notre liberté ſeroit menacée par ceux même qui nous la prêchent continuellement ?

LA FORÊT.

Eh ! mon ami, ces prédicateurs forcenés ſont ſes plus grands ennemis. Ils la déshonorent ; ils la proſtituent par leurs diſcours ; ils la perſécutent par leurs actions. Eſt-ce être libre que de ne plus connoître aucun frein ? Eſt-ce être libre que piller & ſaccager ? Non, c'eſt être licencieux, & la licence mene à l'eſclavage. Eſt-ce pour vous rendre libres qu'ils veulent anéantir le roi, le chaſſer de ſon trône ? Non, c'eſt pour ſe mettre à ſa place, & Dieu ſait alors ce que deviendroit votre liberté ; Dieu ſait combien leur joug ſeroit lourd. Liſez l'hiſtoire, & vous y verrez que c'eſt avec l'appât de la liberté, c'eſt-à-dire par le chemin de l'anarchie, que tous les uſurpateurs ont conduit les peuples au deſpotiſme, que c'eſt en les agitant qu'ils ſont parvenus à les enchaîner.

COURTOIS.

Oh bien, ceux que vous ſuppoſez ici ont manqué leur coup, car le peuple ſe refuſe main-

tenant à leurs instigations ; il les abadonne à eux-mêmes, & se tient en repos.

LA FORET.

Oui, mais il y a encore des gens qui cherchent à émouvoir ce peuple, à lui inspirer de la défiance, à rallumer ses fureurs ; ces gens ont par conséquent un intérêt particulier ; ils sont mus par une cause étrangere. Donc il y a une cabale.

Avec quel acharnement ne s'est-elle pas déchaînée contre M. de la Fayette, à qui nous avons tant d'obligation ? C'est qu'il gêne ses desseins.

COURTOIS.

Par exemple, je vous arrête ici. Je vois clairement qu'il y a une cabale, & j'entrevois ses projets ; mais elle n'est pas le seul ennemi de M. de la Fayette. Il est à peu-près en butte aux soupçons de tout le monde. Les démagogues l'accusent de trahir la cause de la liberté : les aristocrates lui reprochent....

LA FORET.

C'est-à-dire que les démagogues veulent qu'il soit aristocrate, & ceux-ci le soutiennent démagogue. N'est-ce donc pas la preuve la plus certaine, la plus invincible & la plus claire, qu'il n'est ni l'un ni l'autre ? qu'ami sage & sensé de la véritable liberté, il ne veut ni esclavage, ni licence. Il ne veut point de despotisme, voilà son crime aux yeux des sectateurs ardents du pouvoir absolu : il veut un roi qui, régnant par la loi, puisse proté-

ger efficacement la liberté, la sûreté, la propriété du citoyen ; voilà son crime aux yeux de la cabale.

COURTOIS.

Vous êtes un homme terrible. Tout le monde a tort avec vous ; mais M. de la Fayette est-il donc sans défaut ?

LA FORET.

Non, car il est homme. Je lui en connois deux qui accompagnent ordinairement une grande ame : c'est la franchise & la confiance. Un honnête homme ne déguise pas sa pensée ; il ne masque point ses actions, parce qu'il ne réfléchit jamais que la malignité l'épie pour noircir la démarche la plus ordinaire. M. de la Fayette est encore sujet à un inconvénient inséparable des grandes places : c'est l'entourage ; & cependant il devient responsable de l'indiscrétion d'un subalterne, ou de l'inconsidération d'un ami.

Mais est-ce par-là qu'il faut juger les hommes ? Suivez M. de la Fayette dans toute sa carrière ? Epluchez toutes ses actions ? Etudiez sa position actuelle, & voyez s'il est possible qu'il veuille vous trahir.

COURTOIS.

C'est fort bien. Cependant on trouve singulier que M. de la Fayette veuille accorder le trône & la liberté.

LA FORÊT.

On trouve singulier ? ce sont les sots qui trouvent cela singulier ; & les factieux le trou-

vent fort mauvais : mais les gens ſages doivent trouver cela fort bon, parce que c'eſt préciſément de cet accord que dépend le ſalut & le bonheur de la France. Que ſeroit donc la France ſi elle n'avoit plus de roi ? République ? cela eſt impoſſible dans un état auſſi étendu. Ariſtocratie populaire ? c'eſt le pire des gouvernemens : il faut donc que la France ſoit monarchie, ou qu'elle ſoit diſſoute ; & nulle part la liberté n'eſt plus aſſurée que dans une monarchie tempérée par les lois. M. de la Fayette a donc raiſon de ſoutenir le trône en défendant la liberté. Ces vues prouvent qu'il eſt véritablement l'ami des Français.

Et ce ſont ces vues ſaines, ces vues ſages, qui allument contre lui la fureur de la cabale, non qu'elle veuille anéantir le gouvernement monarchique ; mais parce qu'elle veut s'en emparer, & qu'elle trouve toujours M. de la Fayette ſur ſon paſſage.

Auſſi voyez-vous toujours aſſocier ſon nom aux menaces, aux excès dirigés contre le roi. S'il faut aſſaſſiner le roi, il faut couper la tête à M. de la Fayette, il faut même commencer par là ; parce que, comme vous l'entendez bien, ce n'eſt qu'en ſe débarraſſant de lui qu'on peut arriver juſqu'à l'autre.

Et puis combien la cabale ne gagneroit-elle pas, combien ne deviendroit-elle pas libre & puiſſante, ſi, en mettant la force publique dans la main d'un homme qui lui ſeroit dévoué, elle pouvoit parvenir à en diſpoſer à ſa volonté ?

Ce ſeroit donc pour elle un coup de parti, que d'écarter M. de la Fayette.

COURTOIS.

Voilà long-temps que nous parlons de cabale. Je ne doute plus maintenant de ſon exiſtance. Vous m'ayez aſſocié à ſes projets; mais dites-moi donc du moins, qui elle eſt cette cabale? quel en eſt le chef? quels en ſont les membres?

LA FORÊT.

Là-deſſus, je vais vous dire ce que j'ai vu. Vous jugerez après.

J'ai couru les cafés: j'ai fréquenté les promenades: je me ſuis faufilé dans les groupes ſur la terraſſe, & au Palais-royal.

J'ai remarqué, parmi les orateurs, que les plus furieux étoient ce Rotondo, ce Dant..., dont je vous parlois tout-à-l'heure. Je me ſuis attaché à leur ſuite; je ne les ai pas quittés; je les ai vus plus d'une fois deſcendre des petits appartemens du duc d'Orléans, & aller enſuite répandre les nouvelles du jour.

COURTOIS.

Allons, voilà encore le duc d'Orléans en jeu. Il faut convenir qu'on lui en veut furieuſement. Mais vous n'avez donc pas lu le porte-feuille trouvé dans la poche de M. de la Fayette; vous n'avez donc pas lu les Journaux qui diſent que M. de Chartres ne ſort pas des hôpitaux, où il s'évanouit auprès des malades; vous n'avez donc pas vu....

LA FORÊT.

Ah ça, finirez-vous avec votre porte-feuille? plate rapſodie dont les menſonges abſurdes ne

ſont pas même enluminés par un style ſoutenable. Il faut avouer que ce prince a du malheur. Il ſemble que tous les travailleurs qu'il a payés pour écrire ou parler en ſa faveur, ſe ſoient donné le mot pour le déshonorer. Quant à votre duc de Chartres qui, dit-on, paſſe ſa vie dans les hôpitaux à s'évanouir comme un Lameth, eſt-ce-là ſa place ? Le deſtine-t-on à être chirurgien ou boucher ?

Au ſurplus, ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit. Je vous rendois compte de ce que j'ai vu; je n'accuſe perſonne.

J'ai donc vu Rotondo & Dant... deſcendre des petits appartemens, avant de prêcher leur doctrine, & d'aſſigner les poſtes à leurs émiſſaires. J'ai entendu les uns & les autres mêler des éloges outrés du duc à leurs invectives meurtrieres contre le roi & ſa famille.

J'ai ſuivi mes hommes ad club des Jacobins; je les ai vus fêtés, careſſés; je les ai entendus renouveller leurs motions ſanguinaires, & je ne les ai point vus chaſſer.

Là, j'ai retrouvé le duc d'Orléans; là, j'ai vu le duc de Chartres, non pas s'évanouir comme dans les hôpitaux, mais applaudir à des propoſitions qui faiſoient frémir, ſourire à des images qui ſoulevoient le cœur.

COURTOIS.

Bon! le club des Jacobins forme donc la cabale.

LA FORET.

Je ne dis pas cela, je ne dis pas cela. J'ai vu là d'excellens patriotes, des gens dont la

préſence ſeule gêne bien des délibérations : mais pour un Byron, combien y a-t-il de Laclos ?

J'ai ouï dire que cet homme étoit auteur ; j'ai voulu me procurer ſon ouvrage, qu'on appelle les Liaiſons dangereuſes. Comme les effets de la révolution ne permettent plus d'acheter, je l'ai emprunté ; je l'ai lu. J'ai jugé que le fabricateur d'un pareil livre ne pouvoit être qu'un ſcélérat ; & ma foi cet homme juſtifie trop bien, à l'égard de ſon maître, le titre de ſon livre.

COURTOIS.

Ainſi vous concluez que le duc d'Orléans eſt le chef de la cabale ; que Laclos en eſt l'ame, & que la pluspart des membres du club des Jacobins en eſt le ſoutien.

LA FORET.

Moi, je ne conclus rien. Ce que je ſais, c'eſt que les plus fougueux ennemis du trône & du roi, ſont les plus ardens prôneurs du duc d'Orléans. Ce que je ſais, comme tout le monde, c'eſt que tous les Journaux prédicateurs quotidiens du meurtre & du brigandage, ne tariſſent point ſur les éloges du duc d'Orleans. Ce que je ſais, c'eſt que tous ceux qui dirigent le poignard ſur le cœur du monarque, conduiſent en même-tems les yeux ſur le duc d'Orléans.

COURTOIS.

Mais, comme il l'a fait imprimer lui-même dans une de ſes juſtifications, les deſſeins qu'on pourroit lui prêter ne ſeroient qu'un tiſſu d'abſurdités. Quand il parviendroit à faire aſſaſſiner le roi, ne reſte-t-il pas le dauphin, Monſieur, le comte d'Artois & ſes enfans ?

LA FORÊET.

Je le sais, mon ami, que c'est un tissu d'absurdités; mais enfin, pourquoi en veut-on au roi, à un prince si digne de notre amour, & qui a fait tant de sacrifices? Pourquoi ceux qui le désignent comme vertueux, se déclarent-ils en même-tems les aristarques du duc d'Orléans?

Et puis, & puis, à qui vous répondroit que le dauphin est un enfant: qu'on regarde Monsieur comme un prince sans énergie: qu'on pourroit faire un crime à M. d'Artois & à ses enfans de leur absence: que repliqueriez-vous?

COURTOIS.

Rien..... Mais l'heure m'appelle. Adieu.

A PARIS. De l'imprimerie de LAILLET, place du Marché-neuf, n° 40.